

## Intoxiquée

Muriel de Zangroniz

Numéro 6, printemps 2016

« Clandestino » : créer en marge

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86870ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Diversité artistique Montréal (DAM)

ISSN

2292-101X (imprimé)

2371-4875 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Zangroniz, M. (2016). Intoxiquée. *TicArtToc*, (6), 22–25.



# Muriel de Zangroniz

TRAJECTOIRES

Photo : Rachel Côté

Rose-Amande dans  
*J'm'en Tamponne!*  
Page de droite :  
Le Festival Rythmes  
et Saveurs de Saint-Donat



# Intoxiquée

Plongée dans la marmite du théâtre depuis son plus jeune âge, c'est d'abord comme comédienne, puis comme auteure et metteuse en scène que **Muriel de Zangroniz** a pu affirmer son tempérament de créatrice. Mais c'est avec *Toxique Trottoir* et ses complices, Marie-Hélène Côté et Dominique Marier, qu'elle a trouvé la discipline qui lui ressemble. Créatrice et codirectrice artistique de l'organisme, elle pratique depuis quinze ans un théâtre de rue dont l'enjeu est d'abord la rencontre avec les autres et qui exhorte à la transformation de la réalité.

**20h45**, un soir de juin dans une ruelle du Plateau.

Soixante spectateurs accompagnent notre délire clownesque. À quinze minutes de la fin de la représentation débarque une voiture de police qui, non, ne fait pas partie du spectacle. Deux policiers en descendent et m'interpellent. En plein jeu, c'est très certainement à moi qu'ils s'adressent car je suis affublée d'un énorme appendice masculin et, forcément, le chef de meute des quatre comédiennes. Ils décident d'arrêter la représentation. Certains spectateurs montrent les dents. Ça fait mal des gens heureux ? Soixante personnes qui rigolent, c'est dangereux ?

À Montréal, l'usage de l'espace public est restrictif. Interdiction de s'y produire sans une autorisation administrative : un permis d'occupation. Et non, on ne l'a pas. Nous avons pourtant fait une partie des démarches nécessaires à son obtention, notamment le tour du voisinage pour l'aviser de notre présence. Certains nous ont prêté leurs balcons, d'autres leurs cours, leurs chaises, d'autres encore nous ont apporté un verre de vin ou offert des cadeaux, car la grande majorité d'entre eux sont heureux que cette ruelle, souvent fréquentée par les souldards

et les toxicomanes, renouvelle son usage. Le festival qui nous accueille trouve ses relations avec l'arrondissement suffisamment difficiles pour ne pas avoir voulu en ajouter dans ses demandes, et nous avons accepté de faire du théâtre de rue en toute illégalité. Le lendemain, nous squatterons un nouveau lieu...

Ce n'est pas la première fois que la police interrompt notre action. Toujours la simple et même raison : la plainte. Le nom de code qui fait frémir les politiques et nos fonctionnaires. Plaiguez-vous et vous aurez raison. Peu importe l'action que vous portez, vos intentions et le nombre de personnes qui souhaitent que le spectacle se poursuive. La loi donne raison au plaignant et laisse en suspens les quinze dernières minutes d'un spectacle.

Cette restriction de l'usage public me semble d'autant plus malheureuse que les actions culturelles que *Toxique Trottoir* propose, cet organisme dans lequel je m'investis depuis 10 ans, s'affichent clairement avec une mission sociale : celle de créer une société plus solidaire en concevant dans l'espace public des actions culturelles qui contribuent à tisser du lien social. Jouer dans la rue, ce n'est pas seulement jouer pour ceux qui ne fréquentent pas les

salles de théâtre, et pourtant croyez-moi, ils sont nombreux! C'est aussi réinventer la rue, son usage, y réinscrire de nouvelles intentions, un nouveau champ de mémoire collectif, qui nous transcendent et réinventent la ville. Le théâtre de rue, c'est un vivre ensemble, une manifestation qui parle du nous, qui donne la parole à ceux qui ne l'ont pas, qui nous rend à l'autre, qui nous offre la possibilité d'être spec-

ou du festival à la panse grosse, où la collectivité n'est souvent qu'une individualité à grande échelle et où la culture se justifie sous le terme de l'excellence.

Aussi, ma clandestinité est bien plus liée à la reconnaissance d'une pratique qu'au fait de se faire arrêter par les flics. À quand son inscription dans une vision politique et culturelle qui reconnaîtrait l'indispensable nécessité de ce type d'actions? À quand la reconnaissance du terreau fertile de ces compagnies québécoises: Mobile home, Normad-Urbains, Les Chasseurs de rêves, Les poupées KrinKées, Zal Théâtre, Drôladon, La Tête de pioche, Le théâtre à Tempo, La Fanfariante, Les Vivaces, Espace forain, Toxique Trottoir et bien d'autres qui rendent collectif l'espace commun, qui arment art et engagement social, qui ont au cœur de leur pratique la participation citoyenne pourtant si à la mode ces jours-ci?

Depuis mon enfance, je suis accroc à la performance artistique hors les murs. Mes parents m'ont rappelée à plusieurs reprises leur grande peur et le soulagement qui s'en est suivi quand, en pleine manif, ils m'ont égarée et retrouvée médusée devant une performance de Brigitte Fontaine alors que j'étais à peine âgée de deux ans. C'est d'abord avec eux, ces parents gauchistes et profs, que je poursuis ces rencontres d'artistes déroutantes qui, il faut bien le rappeler, usent d'abord du rire pour toucher leur public. L'inimitable Gustave Parking, Royal

de Luxe, si loin de ses marionnettes géantes avec le spectacle Roman-Photo, l'inférieure compagnie Cahouète et tous ces pionniers qui, dès les années 1970, ont réinventé une nouvelle forme de spectacles.

Je n'ai que peu vécu en France, mon pays d'origine, que j'ai quitté à l'âge de huit ans. Je découvre alors

l'Espagne et mes racines, puisque j'ai des grands-parents espagnols. En pleine « movida », l'Espagne est libre et folle. L'après-franquisme libère les mœurs et investit l'espace public d'une foule bigarrée qui enterre la sardine dans un carnaval de bacchanale. À 14 ans, au Maroc, c'est à mon tour d'haranguer dans l'espace public pour faire entrer le monde dans les salles de spectacle où je performe. Cet immense plaisir



Deux volontés m'animent:  
créer un théâtre ludique  
qui parle au « nous »  
et casser le quatrième mur

Le Festival Rythmes  
et Saveurs de Saint-Donat

tacteur d'un imaginaire où l'on se renouvelle ensemble dans une bousculade du quotidien.

Autant dire qu'avec le sacro-saint de la plainte, l'infinie politique du politiquement correct, la gloire du numérique qui prend les gens de loin, nous sommes loin d'avoir ici un théâtre de rue présent dans nos espaces publics. *Small is beautiful* disait l'autre, mais notre américanité est bien celle du burger 5 étages,

du tract à remettre au passant, qui marque les prémices de mes sorties de rue, et se poursuivra longtemps, jusqu'à ce que je n'aie plus rien à vendre en salle car je me serais mise toute dehors.

J'ai le théâtre en intraveineuse. Je retourne étudier deux ans en France, du conservatoire d'Art dramatique de Bordeaux au théâtre de l'Opprimé de Paris, en poursuivant une formation universitaire d'animation socio-culturelle. Le théâtre est utile ou n'est pas. Cette vision, je la poursuis encore aujourd'hui. Mon théâtre veut répondre à..., s'inscrire ici et aujourd'hui. À 21 ans, pour mon amoureux marocain installé à Montréal, j'immigre au Québec, où je vis maintenant depuis 22 ans.

Bien évidemment, si la question de l'identité — à laquelle je peux ajouter une mère (blanche) sénégalaise pour amplifier le métissage — et celle du droit à la différence sont au cœur de mes préoccupations et souvent liées aux projets artistiques que je porte, c'est parce que ces enjeux répondent à ces pelures d'oignons. Une autre clandestinité peut-être que d'être une Française plus québécoise et marocaine que cet accent que je porte.

De stage en stage, je poursuis ma formation et, avec ma complice de toujours, Dominique Marier, crée une compagnie: le Théâtre qui monstre énormément. Metteure en scène de la troupe, déjà deux volontés m'animent, même si j'ai conscience, avec le recul, qu'elles n'appartiennent pas encore à l'univers de la rue: créer un théâtre ludique qui parle au « nous » et casser le quatrième mur. Je développe

aussi plusieurs projets dans Montréal-Nord et Saint-Michel... Là encore une drôle de continuité... Enfin, en 2004, la création de Toxique Trottoir m'a permis de sillonner le territoire du Québec avec des productions et des projets qui investissent dans le vivre ensemble.

Suis-je celle qui pourfend les moulins à vent? Ou seulement la bonne bête du Sancho avec le dos bien large et la charge trop lourde? Fatiguée de devoir faire

la preuve de mes longues années de travail qui ne semblent pas compter, fatiguée de voir autour de moi tant d'artistes qui bouffent la misère quand je leur élèverais un panthéon, fatiguée de devoir éduquer ceux qui devraient l'être, fatiguée que la marge où se griffonnent les plus belles idées reste en marge.

Mais impossible d'arrêter cette longue marche. J'ai besoin de ces rencontres avec ceux que je ne connais pas, de me sentir vivre avec un vent libre dans les cheveux, de fouler la rue à l'assaut de rires qui nous réinventent. Ce théâtre de la proximité, c'est la pleine cohérence de ce que je suis. **TOC**



**Les Poupées**

Photo: Rachel Côté

Festival Fringe  
**J'm'en Tamponne!**

Photos: Mathieu Manikovski

**Ce théâtre  
de la proximité,  
c'est la pleine  
cohérence  
de ce que je suis.**